La violence rhétorique dans tous ses états : contre Dreyfus et les dreyfusards

Agnese Silvestri

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rief/1429>

DOI : 10.4000/rief.1429

ISSN : 2240-7456

Éditeur

Seminario di filologia francese

Référence électronique

Agnese Silvestri, « La violence rhétorique dans tous ses états : contre Dreyfus et les dreyfusards », *Revue italienne d'études françaises* [En ligne], 7 | 2017, mis en ligne le 15 novembre 2017, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rief/1429> ; DOI : 10.4000/rief.1429

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

Les contenus de la RIEF sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

La violence rhétorique dans tous ses états : contre Dreyfus et les dreyfusards

Agnese Silvestri

- 1 Dans le combat d'idées qu'entraîne la crise politique de l'Affaire Dreyfus¹, une partie de ceux qui s'opposent à la révision du procès au capitaine condamné pour trahison se distingue par la férocité de son mépris de l'adversaire, par la volonté de l'avilir et par l'appel à un châtement exemplaire qui délivrerait enfin la nation de ses ennemis intérieurs : juifs, protestants, dreyfusards, « intellectuels »². Le rôle prépondérant que joue la presse dans l'Affaire, attribue aux publicistes, souvent hommes de lettres et écrivains, une place de choix³. On voit alors la violence des propos puiser dans les ressources de la rhétorique, dans celles de la créativité littéraire. Si la puissance du style n'est pas toujours au rendez-vous - n'est pas de Maistre qui veut⁴ - nul doute que la pratique littéraire des auteurs a donné à leur argumentation, à leurs formules, une efficacité supplémentaire.
- 2 Mesurer cet apport spécifique s'avère important au sein d'une analyse qui souhaite prendre en compte les intellectuels antidreyfusards, leurs moyens d'intervention, l'efficacité de leurs discours dans l'opinion publique. C'est la raison pour laquelle de la vaste propagande antidreyfusarde je n'ai retenu que les contributions venant d'écrivains plus ou moins célèbres, comme Maurice Barrès, Léon Bloy et George Bonnamour ; d'hommes de lettres, tels que l'académicien François Coppée, l'idéologue de l'Action française Charles Maurras et son ami Léon Daudet ; ou encore Ferdinand Brunetière, critique littéraire et directeur de la prestigieuse *Revue des Deux Mondes*. J'ai également pris en considération les textes de publicistes de talent comme Ernst Judet, rédacteur en chef du très diffusé *Petit Journal*⁵ et ancien élève de l'École normale supérieure, lequel pouvait donc compter sur une solide formation littéraire pour distiller ses formules haineuses. Tous ces intellectuels antidreyfusards commentent la presse – dont provient la totalité de mon corpus – les événements de l'Affaire, ses rebondissements, ses nombreux procès. Ils

ont à leur disposition les quotidiens les plus diffusés et des périodiques prestigieux qui pèsent donc en quantité et en qualité dans la bataille des idées.

- 3 Le dispositif sémantique de base qui s'impose dans ce corpus est celui de la négation. On dénie à l'autre toute qualité positive, on lui refuse l'appartenance à la communauté nationale française, on dément même son appartenance à la communauté des hommes. De ce dénigrement menant à l'exclusion résulte, sur le plan axiologique, une conception essentiellement raciste de la nation, où les soi-disant « véritables » Français ne sauraient interagir en aucune façon avec tous les autres citoyens, d'ailleurs inférieurs et surtout dangereux. On s'attendrait à ce que l'allusion à la violence contre les dreyfusards surgisse en relation à la menace qu'ils représenteraient pour la nation et pour l'ordre social, en quelque sorte comme la réponse légitime à l'énormité du danger. On sera pourtant surpris de constater que, sur le plan du discours, les marques de brutalité naissent moins par rapport au péril de la patrie qu'en relation aux images dégradant les dreyfusards : rabaisser l'adversaire est propice aux cruautés, plus que sonner l'alarme sur son danger.
- 4 Je propose ici un bref aperçu des procédés rhétoriques par lesquels les écrivains antidreyfusards ont décliné antisémitisme et racisme, ont injurié quiconque osât remettre en question l'autorité des conseils de guerre, censée assurer le bien-fondé de la vie en société. Leur action a permis à la haine de prendre les formes séductrices de l'intelligence créative, d'invoquer des châtiments sévères, de justifier l'agression physique quand celle-ci a eu lieu, en amenuisant, enfin, la distance entre les propos figurés et la réalité historique.

Contre Dreyfus

- 5 L'antisémitisme vit pendant l'Affaire une période de forte croissance⁶ durant laquelle les préjugés traditionnels se doublent de nouvelles thèses pseudo-scientistes soutenues par le biologisme des races. L'argument selon lequel Dreyfus par tare atavique, en tant que juif, ne peut être qu'un traître est destiné à assumer la force de ce type de syllogisme dialectique fondé sur le probable qu'est l'enthymème⁷. Le reniement du traître de la part de ses concitoyens se joint ainsi à l'appel visant à exclure les Juifs de la citoyenneté française. Le leitmotiv antisémite apparaît dès le début de la condamnation du capitaine, en 1894⁸, et nos écrivains le déclinent à des degrés divers, du plus atténué au plus explicite. Le prudent François Coppée procède, par exemple, par allusion. Dans son article commentant la condamnation du capitaine, il ne désigne Dreyfus que comme « un français d'Alsace »⁹, mais à propos des mobiles inadmissibles d'un tel crime, il laisse tomber : « Oui, je sais bien, l'argent, l'ignoble argent ! », ce qui lui permet dans un passage successif de faire surgir l'identification de Dreyfus à Judas : « Oui, les trente deniers de l'Isariote »¹⁰. Coppée semble pourtant évoquer un discours qui n'est pas le sien et auquel surtout il ne confère pas assez de force explicative, renforçant du côté de l'éthos son image de juge exempt d'antisémitisme. Le ton qui se veut conciliant ne fait néanmoins que renforcer le préjugé, tout en laissant au lecteur le soin de conclure à l'hérédité biologique des comportements moraux : « Consolons-nous en songeant qu'un tel monstre n'est pas né depuis Judas »¹¹. Coppée a soin de présenter sa haine comme une noble indignation, capable d'ailleurs d'être maîtrisée (« calmons notre fureur »). Cette posture auctoriale ne l'empêche pourtant pas de préparer l'explosion de violence dans l'ordre du discours. La longue digression anecdotique, représentant Dreyfus comme un enfant qui livrerait délibérément sa mère à des bandits voulant la violer, précède et justifie

l'exclamation exaspérée de l'auteur : « Ah ! Qu'on nous montre donc l'immonde face du traître, que nous crachions tous dessus, l'un après l'autre ! »¹². Le jour de la dégradation militaire, ce triste désir va notamment trouver une possibilité beaucoup moins métaphorique d'actuation.

- 6 Judet choisit une argumentation qui doit moins au *pathos* qu'au *logos*. Il pose dès le début la prémisse dont doit découler, comme une « fatalité », l'exclusion : « Ni l'armée ni le pays n'admettront qu'un Français ait pu oublier ses devoirs et son honneur au point de livrer sa patrie »¹³. Judet prend ensuite plusieurs précautions oratoires pour distinguer son discours de celui des « fanatiques » (« Nous sommes loin de partager ... », « nous détestons les haines sociales... »), feignant même de craindre « Hélas ! [...] une réponse passionnée »¹⁴ de la part du pays. Mais l'intensité assertive du propos initial n'admet aucune discussion et, après avoir par trois fois repris un schème discursif qui d'une tentative de différenciation des thèses antisémites l'amène chaque fois en réalité à en accepter les présupposés, il conclut de façon péremptoire : « Non, le capitaine Dreyfus ne peut pas être, n'est pas un Français ! »¹⁵. Dans sa « terrible conclusion », à laquelle il semble arriver à contre cœur, Judet fixe dans une formule à valeur performative le ressort logique de son raisonnement. N'admettant pas qu'un Français « authentique » puisse trahir sa patrie, Judet en déduit que le juif « au faux certificat de naissance »¹⁶ qu'est Dreyfus ne doit pas appartenir à la nation.
- 7 Dans sa chronique de la dégradation, Daudet entérine cette négation et ses raisons, auxquelles il ajoute un antisémitisme plus franc : « Le misérable n'était pas français. Nous l'avons tous compris par son acte, par son allure, par son visage »¹⁷. Le publiciste affectionne ce genre d'anaphore à structure ternaire, à laquelle il peut joindre, en conclusion, le puissant effet de raccourci d'une métaphore accablante : « Il n'a plus d'âge. Il n'a plus de nom. Il n'a plus de teint. Il est couleur *traître* »¹⁸. Dans le portrait du condamné, Daudet combine deux séries au rythme ternaire, pour déboucher sur l'outrage antisémite : « Sa face est terreuse, aplatie et basse, sans apparence de remords, étrangère à coup sûr, épave de ghetto »¹⁹. Dans cette chronique Dreyfus perd tout droit à être considéré comme un être humain et les choix lexicaux traduisent l'interdiction sociale qui doit désormais peser sur sa personne. Jamais appelé par son nom, Dreyfus est d'abord désigné à la troisième personne, en italique, « *Il* ». Ensuite il sera appelé « le condamné », « le coupable », avant d'être ridiculisé en tant que « pantin » et « petit automate », pour être enfin vilipendé comme « bête hideuse de trahison »²⁰. La férocité verbale de la chronique mime la mise à mort symbolique qu'elle relate : Enfin Dreyfus n'est plus qu'un « cadavre » et par une apostrophe enthousiaste pourrions-nous inviter tambours et fanfares à « jeter sur cette immonde sépulture [leur] manteau sonore et fier »²¹.
- 8 Cet aspect discriminatoire qui rejette le Juif hors de la communauté nationale et humaine est encore davantage mis en évidence dans la chronique de Barrès, séduit en esthète par le « spectacle » de la dégradation. Depuis toujours convaincu des causes raciales de la culpabilité de Dreyfus, Barrès le considère comme étant indigne de la compassion qu'on peut ressentir pour tout autre être humain, fût-il un criminel. Dès le titre de son article, « La Parade de Judas »²², l'écrivain utilise l'antonomase pour identifier le Juif (Judas, et ensuite Dreyfus) comme le traître par excellence. Il confie ensuite à cette figure rhétorique la double tâche d'avilir le condamné - « Judas marche trop bien ! »²³ - et d'orienter dans le texte l'invitation à accomplir par le suicide un destin qui d'ailleurs apparaît comme biologiquement déterminé : « Ah ! non, certes, il n'est pas au monde un groupe d'hommes qui puissent accepter Dreyfus. Il n'est pas né pour vivre socialement.

Seule, dans un bois décrié, une branche d'arbre se tend vers lui. Pour qu'il s'y pendre »²⁴. En recherchant un effet de symétrie, Barrès fait suivre à un couple de phrases négatives un couple de phrases affirmatives, dont la première, dans les deux cas, est plus articulée. La concision des propositions isole, avec un effet d'amplification sémantique, les moments qui scandent une destinée : du rejet des autres, à la solitude, à une vie aux marges, jusqu'à ce que la proposition exprimant le but - sentence de mort placée en clause - ne semble plus que la seule conclusion possible. Ainsi le style soutient-il la progression qui, du déni d'inclusion sociale, arrive à prôner l'élimination physique²⁵.

Contre Zola

- 9 La dérive raciste du nationalisme français fin de siècle n'épargne pas Zola. Haut défenseur de l'innocence de Dreyfus, l'écrivain devient également coupable d'avoir un père vénitien²⁶. Dans son cas, pourtant, la palette des accusations, et des dénis, s'enrichit : il n'est ni français, ni un véritable artiste, ni un homme psychologiquement sain. Les caricatures et la littérature du trottoir s'adonnent sans limite au discours outrageux. Nos hommes de lettres participent à cette avalanche, en apportant le poids de leur autorité sociale d'écrivains à succès ou de publicistes de renom ; en le légitimant intellectuellement par l'articulation du raisonnement ; en y ajoutant le cachet du style et de la création littéraire. Barrès excelle dans cet exercice, qu'il marque de son ton de mépris détaché, masqué pour l'occasion de condescendance : « Ce n'est pas une vilaine race, certes, que la vénitienne »²⁷.
- 10 Lorsque Barrès écrit son article, on est dans un moment de tension aiguë : au fracassant *J'accuse* ont suivi, dans *L'Aurore*, les listes de signataires de la *Protestation* des « intellectuels », qui en relancent et multiplient la force de frappe sur l'opinion publique²⁸. Le procès à Zola va bientôt s'ouvrir (le 7 février 1898) et il s'agit pour le camp antidreyfusard de riposter ferme en démolissant l'image publique de Zola. Barrès confie à la régularité de la cadence la tâche de fixer rythmiquement sa sentence de non citoyenneté : « Et c'est fatal : profondément, par ses racines, il [Zola] n'est pas un français »²⁹. Aux trois premiers membres de phrase accentués sur leur quatrième syllabe, suit un dernier membre dont la longueur majeure est à la mesure de l'irrévocabilité du verdict. Les conséquences dans le discours sont immédiates, car un talent « étranger » devient tout de suite « antinational », avant de n'être même plus un talent : « Taine disait : "C'est le Bassan" »³⁰. L'argument d'autorité suffit à démontrer que « vulgarité » et « grossièretés de manœuvres » corrompent toute possible vertu de l'écriture zolienne, tandis que l'évocation d'un peintre de l'école vénitienne relie le thème des origines étrangères au prétendu manque de génie artistique. Le lien ainsi établi entre esthétique et appartenance nationale lui permet de s'appuyer sur la réception houleuse du naturalisme pour développer la dichotomie il / nous, l'étranger / les véritables Français : « il n'est pas adapté à notre milieu ; il pense différemment de nous ; continuellement il nous heurte »³¹. Il en ressort une vision de la nation où les cloisons étanches d'une prédétermination biologique et territoriale (la théorie de « la Terre et des Morts ») empêchent toute circulation des expériences, tout échange et construction identitaire commune, une nation figée et immobile, où un supposé caractère national de la langue refuse même toute expérimentation littéraire.
- 11 S'appuyer sur les théories scientistes pour pourfendre le père du naturalisme est une tentation irrésistible pour ses ennemis. La demande de justice étant perçue par les

antidreyfusards comme une attaque à la nation, Barrès transforme en héritage psychologique l'engagement zolien. L'enfant formé aux « récriminations » contre la France d'un père ingénieur « mort mécontent et ruiné »³² expliquerait donc, d'après lui, l'adulte animé par un malfaisant esprit de vengeance contre la France. La thèse est promise à des développements importants et très douloureux pour Zola, qui verra son père diffamé par Judet comme soldat voleur de la Légion étrangère, et son engagement dreyfusard interprété comme la conséquence physiologique de cette « fêlure inconnue », l'« effet héréditaire » d'une aversion à l'armée inscrite dans le patrimoine génétique³³. À la maîtrise de Barrès revient pourtant d'orchestrer ensemble tous ces différents motifs thématiques – la division entre les soi-disant « vrais » Français et les autres citoyens, la vengeance contre la Patrie à cause de la gloire manquée du père, l'attaque à la nation héritée de son père – dans une seule phrase conclusive. Il y ajoute l'accusation de vanité, et une métaphore hautement dévalorisante, pour ensevelir enfin sous le ridicule la notoriété de Zola :

Et comme il a sa bravoure professionnelle, lui aussi, il s'entêtera, s'entêtera, bien moins soucieux du fond de l'affaire que de son allure propre, sourd à des susceptibilités que son *âme étrangère* ne ressent pas, excité par un *atavisme* que notre *âme nationale* ignore, et bien décidé à prolonger comme un *tonnerre vengeur* sur la France le bruit de cette casserole qui s'est attachée et qui pour lui, depuis vingt ans, est le bruit de la gloire.³⁴

- 12 Dans cette polémique, Barrès n'ira pas jusqu'à accuser de détraquement, voire de perversion sexuelle, son confrère Zola. Tous n'auront pas la même retenue. Pendant la crise dreyfusarde se réactivent d'ailleurs singulièrement les vieilles imputations à propos de la polémique antinaturaliste. Accuser Zola de pornographie devient monnaie courante dans la littérature du trottoir et peut déboucher sur une véritable coprolalie – le célèbre derrière de la Mouquette inspirant un grand nombre de détracteurs. Avoir donné citoyenneté littéraire aux instincts du corps semble légitimer l'association de Zola avec tout ce qui est indécent, dans un paroxysme de l'abaissement qui est, entre autres, le signe de la résistance à la rupture opérée dans les hiérarchies esthético-sociales par la représentation littéraire sérieuse des mœurs populaires. Ces thèmes pénètrent aussi dans l'espace où opèrent les intellectuels antidreyfusards, qui les ennoblissent alors. Judet, par exemple, dénie à Zola toute normalité psychique par l'enchevêtrement de deux syllogismes :

Son caractère comme son talent, pétri par la réclame, toujours en dehors du but, méconnaît le bien comme il a méconnu le beau, à plus forte raison la justice.

La justice est un équilibre.

Or Zola est un déséquilibré, un démesuré, un détraqué.³⁵

- 13 La solidarité traditionnellement admise entre l'esthétique et l'éthique est la prémisse majeure, et en réalité tronquée, du premier syllogisme qui, par sa prémisse mineure – la méconnaissance du beau de la part de Zola – s'achève sur sa méconnaissance de la justice. Cette conclusion sert à son tour de prémisse mineure du deuxième syllogisme, la majeure étant que la justice est un équilibre. La conclusion déflagre alors dans le feu de file des adjectifs outrageux, dont la paronomase exalte le mordant.
- 14 Léon Bloy, par contre, se déchaîne contre le « cochon »³⁶, contre « le porc atteint de priapisme »³⁷, contre le « crétin » qu'est Zola. En s'appropriant le discours scatologique, dans son pamphlet il s'en remet aux vertus inventives de l'exagération : « Il n'a pas besoin lui, de théories, ni de pensées, ni même de l'embryon le moins défini du concept le plus inférieur. Qu'en ferait-il ? Il est *tout cul*, si j'ose risquer ce trope [...] »³⁸. Une première

hyperbole, créée par une multitude de négations, efface scrupuleusement toute trace d'activité de l'esprit. Elle évite pourtant de nommer les parties hautes et nobles du corps, ne fût-ce que pour en déclarer le vide. Au contraire, l'image de l'« embryon », l'adjectif « inférieur » nous acheminent incontestablement vers les parties basses, vers cette métonymie du physique qui doit résumer l'essence morale de Zola et qui, fleurissant en une nouvelle hyperbole burlesque (« il est *tout cul* »), le transforme en un être monstrueux. Par conséquent, l'Affaire Dreyfus entière n'est plus dans le texte qu'un « remuement de merde »³⁹, et l'innocence du capitaine, bien que Bloy la suppose étonnamment « tout à fait certaine »⁴⁰, subit le même sort de disqualification : Bloy la personnifie pour la voir, elle aussi, « très bas, le front dans les ténèbres et les pieds dans les excréments »⁴¹. Ni le lieu de la supérieure raison d'État, ni celui du principe d'autorité, source de toute harmonie sociale, ne sont ici mobilisés pour maintenir un innocent au bagne. La haine pour son défenseur suffit : « Innocence proclamée par Zola ! C'est à faire peur »⁴². Elle peut même se payer le luxe d'admettre, sur le plan rationnel, la thèse de l'ennemi, car le langage figuré qu'elle suscite la noie dans des images triviales, la rendant inopérante.

Contre les « intellectuels »

- 15 Les antidreyfusards préfèrent attaquer l'*éthos* de l'interlocuteur, le décrier, l'avilir, plutôt que discuter les arguments des « intellectuels » dreyfusards. Ces derniers mènent de front la bataille sur le plan de l'opinion publique, mettant à la disposition de la cause le crédit social que leur procure l'appartenance aux institutions universitaires dans un moment de réputation accrue de celles-ci, ainsi que leur professionnalité spécifique, « scientifique » au sens large, pour démontrer l'absurdité des imputations frappant Dreyfus. Devenus très vite une cible, les intellectuels doivent endurer un discours haineux qui, sans se réduire à nier la légitimation de leur intervention de savants dans une question de défense nationale, déborde vite sur la négation de leurs compétences professionnelles, voire de leur intelligence tout court, et peut enfin déboucher sur les représentations les plus infamantes. Car si leur poids dans le débat public est proportionné au prestige social des hommes représentant la culture du Pays et dans le Pays, c'est ce prestige qu'il faut ruiner.
- 16 Même celui qui, parmi les antidreyfusards, est le plus orienté vers la discussion dialectique, et ne se soustrait pas à cette exigence d'outrage ressentie dans le front antidreyfusard. Brunetière, par exemple, ne contredit pas les arguments de ceux qui veulent la révision du procès à Dreyfus, mais conteste la légitimité de leur intervention⁴³. Le directeur de *La Revue des Deux Mondes* fait résonner d'accents ironiques sa salve d'interrogations rhétoriques, dénigre le substantif « intellectuel » – né comme une insulte, mais tout de suite re-sémantisé de façon positive –, et réduit à néant la portée de l'apport scientifique d'Émile Duclaux, collaborateur de Pasteur, son successeur à l'Institut homonyme et l'un des signataires les plus éminents de la *Protestation* qui va passer à l'histoire comme le *Manifeste des intellectuels* :

Mais un excellent paléographe, un linguiste ou un métricien éminents, un chimiste consommé, sont-ils des « intellectuels » ; et pourquoi ? La possession du syriaque ou celle du chinois confère-t-elle à un pauvre homme le titre d'« intellectuel » ? et comment prouve-t-on qu'un *Traité de Microbiologie*, qui n'est peut-être qu'une compilation, destinée d'ici vingt-cinq ans à se vendre au poids du papier, exige plus d'intelligence qu'il n'en faut pour juger ses semblables ou pour commander les armées ?⁴⁴

- 17 Décréter le caractère éphémère du travail de Duclaux, témoin par ailleurs au procès Zola, revient à discréditer la valeur de son « intelligence », de sorte que la confrontation sur ce même terrain avec les juges militaires qui ont condamné Dreyfus ne se révèle plus défavorable.
- 18 D'autres, il faut en convenir, y vont quand même plus cavalièrement. George Bonnamour, écrivain de troisième rang qui assure pourtant pour l'hyper nationaliste *Écho de Paris* les chroniques du procès Zola, confronté aux savants dreyfusards venus témoigner en vertu de leur savoir technique, les ridiculise et les injurie à l'aide de métaphores filées. « Est-ce que la cour d'assises va devenir une baraque de foire ouverte aux baladins des cinq continents, pompeusement décorés du titre d'expert »⁴⁵, se demande-t-il, avant de trouver les « cuistres » « tout gonflés d'un savoir qui encombre leur cerveau comme les livres d'un bouquiniste débordent sa boutique et vont s'entasser jusque dans son lit »⁴⁶. La fonction persuasive des images mobilisées oscille entre la négation complète de toute vertu de l'esprit – les sérieux professeurs ne sont plus que des saltimbanques, qu'on découvre vite très ennuyeux de plus (« l'implacable ennui »⁴⁷) – et la nocivité poussiéreuse d'un savoir aussi grand que stérile. Le jeu de la connotation des verbes (« encombrer », « déborder », « entasser ») dégrade l'étendue des compétences scientifiques dans un excès qui, au lieu de le lui assurer, lui dénie toute possible agilité mentale.
- 19 Mais c'est à Barrès qu'il faut revenir pour trouver l'élégance dans l'assassinat. Sa réaction à la *Protestation* des « intellectuels » demandant la révision, combine discrédit, ridiculisation et dégradation en quelques touches savantes. Sans cacher l'envie qu'il éprouve face à la signification sociale des listes – « On dresse le Bottin de l'élite ! Qui ne voudrait en être ! »⁴⁸ –, Barrès manipule l'histoire ancienne pour rendre les « licenciés » signataires les analogues contemporains des Ilotes à Sparte. Par ce mythologisme⁴⁹, d'un seul coup, il les rend ainsi esclaves, socialement indignes et même alcooliques, étant donné que les Ilotes, assure-t-il, « trouvaient dans leur abaissement les consolations de la bouteille »⁵⁰. Ce détail lui permet ensuite de jouer sur la signification littérale de l'expression idiomatique « pot de vin » pour insinuer l'accusation de corruption et pour dénoncer, à l'aide de l'ironie, les avantages qu'assurerait, sur le plan symbolique, la participation à l'action dreyfusarde, se gardant bien d'en rappeler les risques et le lourd prix à payer socialement :
- Toutefois, on n'est pas toujours en mesure de distribuer des pots de vin. Et, d'ailleurs, certaines natures délicates répugnent à les accepter. Aussi le Syndicat Dreyfus montre beaucoup d'ingéniosité et j'apprécie les sergents recruteurs qui disent : « Donne-moi ton nom, je te donnerai le titre d'intellectuel. »⁵¹
- 20 Le réseau connotatif reprend l'accusation de l'existence d'une organisation dreyfusarde clandestine et structurée, le « Syndicat », et la renforce par la synecdoque polémique des « sergents recruteurs », qui ajoute l'idée d'un ordre pseudo-militaire. Le discours direct fictif attribué à l'adversaire (la sermocination), vient à la pointe pour valider, par la mise en scène du dialogisme, le marché des vanités et des intérêts louches.

Menacer, punir : la justification de la violence

- 21 La diffamation des hommes et des groupes sociaux engagés dans la défense de la justice n'épuise pas la charge d'agressivité des antidreyfusards. Avant d'assister aux coups de pistolet tirés sur Labori, l'avocat de Dreyfus, au procès de Rennes (le 14 août 1899), sur

Dreyfus lui-même pendant le transport des cendres de Zola au Panthéon (le 4 juin 1908), avant de pleurer le probable assassinat de Zola⁵², la violence a pu largement se dire dans les textes antidreyfusards. Les hommes de plume de notre corpus l'ont évoquée par l'allusion à des châtiments sévères, par l'appel à des punitions capitales, par la justification des bagarres qui se déchaînent à Paris et en province après la publication du *J'accuse* et qui, à caractère antisémite, deviennent meurtrières à Alger⁵³. Ils l'ont renforcée par des procédés discursifs qui légitiment et prolongent dans l'espace public les manifestations de haine, comme par exemple Bonnamour, qui termine presque toutes ses chroniques du procès Zola en février 1898 par « le cri vengeur », « le cri justicier », « le cri strident et furieux »⁵⁴ qui menace concrètement l'écrivain au dedans et au dehors de la salle des audiences : « À bas Zola ! »⁵⁵.

- 22 L'idée d'une punition exemplaire nécessaire à la défense de la société, de l'armée et de la nation, circule dans le discours des antidreyfusards. En réagissant au *J'accuse*, Judet en appelle à aggraver les peines et à investir la justice militaire par des phrases brèves, où l'anaphore et le chiasme renforcent l'impact persuasif : « C'est l'armée qu'on vise. [...] C'est l'armée qu'il faut défendre. [...] Le crime est flagrant ; où sont les sanctions ? »⁵⁶. S'il se répand en injures contre les dreyfusards les plus exposés, son désir de voir en prison quiconque seulement prendrait la défense du condamné est justifié dans le discours par l'idée de la menace à la sureté de l'État. Cette posture rhétorique, qui fait logiquement dériver la réponse de la gravité de l'attaque aux institutions, est pourtant moins répandue dans les textes qu'on ne pourrait s'y attendre. En effet, lorsqu'elles sont présentes, les images de brutalisation sont plutôt liées aux procédés de rabaissement de l'adversaire. Dans nos sources, ce n'est pas tellement les atteintes présumées à la nation qui justifient l'appel à la violence, mais c'est plutôt l'humiliation de l'interlocuteur qui prépare les glissements sémantiques conduisant à l'expression de la férocité.
- 23 Ainsi Barrès compare-t-il d'abord les détestés « intellectuels » aux « pots » de verre « mal venus »⁵⁷. Après les avoir réduits à l'état d'objets, il file sa métaphore pour affirmer qu'ils ne sont plus que le « déchet fatal » d'un processus créatif, « l'effort tenté par la société de créer une élite ». Cette première métaphore lui permet d'évoquer un « pourcentage de sacrifiés », qui oriente sémantiquement le terme « déchet », déjà insultant en soi, vers l'idée d'une suppression. Réclamer pour les intellectuels une « indulgente pitié » est une précaution oratoire perfide pour mieux relancer l'agression : les « intellectuels » seraient en effet comme les « cochons d'Inde auxquels les maîtres du laboratoire Pasteur communiquent la rage », cobayes dangereux qui « doivent être abattus ou du moins gardés dans des cages solides » et dont le « triste état est une condition indispensable du progrès scientifique »⁵⁸. Comme la première, cette deuxième métaphore réitère la négation du statut de créatures humaines aux adversaires et emploie à nouveau l'image d'un processus : on remarque que ce dernier, de créatif qu'il était dans la première métaphore, est devenu « scientifique », pour mieux renvoyer la méthode positive contre ceux qui s'en réclament, par profession et par exigence de lutte. Le destin odieux qu'on voudrait réserver aux « intellectuels » s'éclaire alors dans un sens féroce et destructif.
- 24 Charles Maurras, qui devait trouver l'Affaire Dreyfus d'une grande importance pour sa cause politique, apprécie largement l'article de Barrès⁵⁹ et en relance la stratégie rhétorique dans un feuilleton qui précède son article célèbre pour réhabiliter le colonel Henry, faussaire mort suicidé⁶⁰. Dans ce feuilleton, qui prend les allures d'une lettre écrite à un ami, c'est l'avilissement des dreyfusards – considérés comme des « animaux » parce qu'ils transgressent, en progression de gravité, « les lois de la patrie », « les principes

constitutifs des sociétés, les règles même de l'entendement humain » –, qui prépare dans le texte le surgissement de la violence : « il y a là précisément un de ces cas de déraison, de *bestialité*, auquel Dante croyait qu'on ne pouvait répondre si ce n'est à coup de couteau »⁶¹. L'argument d'autorité, la prétendue opinion de Dante, légitime tant la réduction des dreyfusards à des bêtes sauvages – soulignée de façon exotique dans le texte par l'emploi de la langue italienne – que le recours aux armes blanches pour les maîtriser. La justification de la violence se fait, en outre, à partir d'une fausse équivalence établie par Maurras entre des catégories incommensurables, le *discours* dreyfusard et les *actes* antidreyfusards :

[L]a nation a répondu selon ses moyens en conspuant M. Zola, en cassant les vitres des Juifs et en chantant la *Marseillaise*.

Ce sont des solides réponses et qui valent certainement, même au point de vue intellectuel, les questions qui les ont produites.⁶²

- 25 L'utilisation de la force pour faire taire ceux qui prétendent vérité et justice devient ainsi une conséquence logique, une « réponse » dont le trope de la dérivation fonde dans le discours la parfaite conformité à la « question » : « La force brutale châtiât ainsi des discours brutaux... »⁶³.
- 26 S'il reste malaisé d'affirmer que toute violence verbale se transforme, tôt ou tard, en agression physique, il est incontestable que quand cette dernière est de nature idéologique elle est toujours précédée par un discours qui la rend possible, acceptable, souhaitable même. À la construction de ce discours participe la dégradation de l'adversaire, la négation des traits qui assurent son inclusion dans la communauté, la disqualification qui le présente comme malfaisant et dangereux. Il n'est pas question ici de vouloir simplifier un discours – le passage des mots aux actes – qui reste complexe. Pourtant, armer les esprits contre les dreyfusards a été quelque chose de plus qu'une simple métaphore, si Daudet a pu applaudir la tentative de meurtre de Dreyfus en 1908, par la main de Grégori, en recommençant, inlassable, l'antienne vénéneuse de la rhétorique antidreyfusarde : « La Patrie subissait cette double souillure : Zola l'immonde au Panthéon, et en récompense de *J'accuse*. La trahison introduisant le fumier. [...] Au milieu de ces capons et de ces chiens circoncis il n'y eut qu'un brave : Grégori »⁶⁴.

NOTES

1. Pour une vue d'ensemble sur la crise dreyfusarde, sur ses protagonistes et ses enjeux, dans la très vaste bibliographie sur l'Affaire je ne signale ici que M. Drouin (dir.), *L'Affaire Dreyfus de A à Z* [Paris, 1994], Paris, Flammarion, 2006 ; V. Duclert, *Dreyfus est innocent ! Histoire d'une affaire d'État*, Paris, Larousse, 2006 ; M. Winock (dir.), *L'affaire Dreyfus*, Paris, Seuil, « Histoire », 1998.

2. Sur le surgissement, pendant l'Affaire, des « intellectuels » en tant que nouveau groupe social, cf. le désormais classique Ch. Charle, *Naissance des « intellectuels ». 1880-1900*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1990 ; G. Noiriel, *Les fils maudits de la République. L'avenir des intellectuels en France*, Paris, Fayard, « Histoire de la pensée », 2005, ch. 1. ; sur la société intellectuelle française et sa partition pendant l'Affaire cf. P. Ory, J.-F. Sirinelli, (dir.), *Les intellectuels en France de l'affaire Dreyfus à nos jours* [Paris, 1987], Paris, Perrin, « Tempus », 2004, ch. 1-2.

3. Sur le rôle de la presse, cf. P. Boussel, *L’Affaire Dreyfus et la presse*, Paris, Armand Colin, 1960 ; J. Ponty, « La presse quotidienne et l’affaire Dreyfus en 1898-1899 », dans *Revue d’histoire moderne et contemporaine*, XXI, avril-juin 1974, p. 193-220.
4. Sur le modèle stylistique qui caractérise la vitupération de de Maistre, cf. A. Compagnon, *Les antimodernes. De Joseph de Maistre à Roland Barthes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des idées », p. 137-151.
5. J. Ponty, « *Le Petit Journal* et l’affaire Dreyfus », dans *Revue d’histoire moderne et contemporaine*, 4, 1977, p. 641-656.
6. Cf. P. Birnbaum, *Le moment antisémite. Un tour de la France en 1898*, Paris, Fayard, 1998. Le débat historique qui a suivi cette étude a réfléchi de façon critique sur la sélection des sources de Birnbaum – les seuls rapports de police évoquant les agitations de janvier 1898 – ; il a réduit la portée de l’antisémitisme, sans qu’on ne puisse pourtant remettre en discussion le poids que ce phénomène a eu dans le déclenchement de l’Affaire, cf. Ph. Oriol, *L’Histoire de l’Affaire Dreyfus de 1894 à nos jours*, vol. I, Paris, Les Belles Lettres, 2014, p. 29-37.
7. Je reprends ici la définition donnée par G. Molinié, *Dictionnaire de rhétorique*, Paris, Librairie générale française, « Le Livre de Poche », 1992, p. 133.
8. La judéité de Dreyfus et le préjugé à son encontre a d’ailleurs favorisé l’erreur judiciaire laissant plus facilement croire à sa culpabilité, cf. M. Thomas, *L’Affaire sans Dreyfus*, Paris, Fayard, 1961, p. 130.
9. F. Coppée, « Un traître », dans *Le Journal*, 23 déc.1894.
10. Ibidem.
11. Ibidem.
12. Ibidem.
13. E. Judet, « Ce n’est pas un français », dans *Le Petit Journal*, 3 nov. 1894.
14. Ibidem.
15. Ibidem. Italique dans le texte.
16. Ibidem.
17. L. Daudet, « Le châtiment », dans *Le Figaro*, 6 janvier 1895. Daudet va intituler « Au temps de Judas » le chapitre de ses souvenirs consacré à l’époque de l’Affaire, Id., *Souvenirs et polémiques*, éd. B. Oudin, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1992, p. 513 sq.
18. Ibidem. É. Barilier parle, à ce propos, de « syllogisme du préjugé », Id., *Ils liront dans mon âme. Les écrivains français face à Dreyfus*, Carouge, Éditions Zoé, 2008, p. 25.
19. L. Daudet, « Le châtiment », cit.
20. Ibidem.
21. Ibidem.
22. M. Barrès, « La Parade de Judas », dans *La Cocarde*, 6 janvier 1895, article repris et retravaillé dans Id., *Scènes et doctrines du nationalisme*, Paris, F. Juven, 1902, p. 134-137, d’où sont tirées mes citations. Sur l’antidreyfusisme de Barrès cf. Z. Sternhell, *Maurice Barrès et le nationalisme français* [Paris, 1972], Paris, Fayard, 2000, tout particulièrement ch. 6-7 ; J.-P. Rioux, « Maurice Barrès : “ma soumission à mon innéité” », dans *Mille neuf cent*, 11, 1, 1993, p. 101-106 ; G. Leroy, *Batailles d’écrivains. Littérature et politique, 1870-1914*, Paris, A. Colin, 2003, p. 121-126 ; cf. également sur le blog de la Société internationale d’histoire de l’Affaire Dreyfus, P. Bénard et Ph. Oriol, « Maurice Barrès », dans *Dictionnaire biographique et géographique de l’Affaire Dreyfus*, URL : <<http://affaire-dreyfus.com/2015/05/03/dictionnaire-biographique-et-geographique-de-laffaire-dreyfus-v-maurice-barres/>> (27/02/2017).
23. M. Barrès, « La Parade de Judas », cit., p. 134.
24. Ibid, p. 135-136.
25. Dans l’original paru dans *La Cocarde*, ce passage est stylistiquement moins élaboré : « Ah ! non, certes, il n’est pas au monde un groupe d’hommes qui puissent accepter Dreyfus. Seule, dans un bois décrié, une branche d’arbre se tend vers lui, pour qu’il s’y pendre ».

26. Sur la campagne de calomnies contre le père de Zola cf. A. Pagès, *Émile Zola, un intellectuel dans l'affaire Dreyfus. Histoire de « J'accuse »*, Paris, Librairie Séguier, 1991, p. 226 sq, repris dans Id., *Émile Zola. De J'accuse au Panthéon*, Saint-Paul, L. Soumy, 2008, p. 185 sq ; H. Mitterand, *Zola, t. III. L'Honneur (1893-1902)*, Paris, Fayard, 2002, p. 480-484.
27. M. Barrès, « La Protestation des intellectuels ! », dans *Le Journal*, 1^{er} fév. 1898, article repris et retravaillé dans Id., *Scènes et doctrines du nationalisme*, cit., p. 40-43. Le directeur du *Journal*, Fernand Xau, lui avait demandé d'« atténuer » le passage relatif au « côté italien » de Zola, et Barrès, alors loin de Paris, avait télégraphié à Charles Maurras : « Xau vous attend vers quatre heures, acceptons formules polies envers Zola puisque inutile le froisser, mais maintenons le fond », M. Barrès, Ch. Maurras, *La République ou le Roi. Correspondance inédite (1888-1923)*, Paris, Plon, 1970, p. 168-169.
28. Sur les événements et le climat politique ayant suivi le *J'accuse...!* cf. J. Reinach, *Histoire de l'affaire Dreyfus*, (vol. 1), [Paris, 1903], Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 2006, ch. 4 ; A. Pagès, *Une journée dans l'affaire Dreyfus : « J'accuse... »*, 13 janvier 1898 [Paris, 1998], Paris, Perrin, « Tempus », 2011. Sur la pétition des « intellectuels », J.-F. Sirinelli, *Intellectuels et passions françaises. Manifestes et pétitions au XX^e siècle*, Paris, Gallimard, « Folio histoire », 1990, ch. 1 ; Ch. Charle, *op. cit.*, ch. 4-5.
29. M. Barrès, « La Protestation des intellectuels ! », cit.
30. Ibidem.
31. Ibidem. C'est moi qui souligne.
32. Ibidem.
33. E. Judet, « Zola père et fils », dans *Le Petit Journal*, 23 mai 1898 ; voir également Id., « Zola le récidiviste », dans *Le Petit Journal*, 25 mai 1898.
34. M. Barrès, « La Protestation des intellectuels ! », cit., c'est moi qui souligne.
35. E. Judet, « La flétrissure de Judas », dans *Le Petit Journal*, 24 fév. 1898.
36. L. Bloy, *Je m'accuse...*, Paris, Édition de « La Maison d'art », 1900, p. 50. Sur Bloy, cf. P. Glaudes (dir.), *Léon Bloy au tournant du siècle*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, « Cribles », 1992 ; pour deux jugements différents sur Bloy pamphlétaire cf. J. Vier, « Le pamphlétaire justicier » (p. 235-239) et M. Serres, « Haine », qui lit la violence rhétorique de Bloy à la lumière des atrocités du XX^e siècle, comme une : « régression culturelle [qui] anticipe sur la progression vers la violence inexpiable » (p. 241-253, 252), les deux dans M. Arveiller, P. Glaudes (dir.), *Léon Bloy. Cahiers de l'Herne*, 55, 1988. Sur le « philosémitisme de l'antijuif » Bloy, et sur l'estime que lui porte Bernard Lazare, l'un des premiers défenseurs de l'innocence de Dreyfus, cf. A. Compagnon, *op. cit.*, p. 204-213 ; sur les rapports entre l'écrivain et Lazare cf. R. Goitein, « Léon Bloy et Bernard Lazare », dans P. Glaudes (dir.), *Léon Bloy au tournant du siècle*, cit., p. 57-70.
37. L. Bloy, *op. cit.*, p. 58.
38. Ibid., p. 61.
39. Ibid., p. 73.
40. Ibid., p. 104.
41. Ibidem.
42. Ibidem.
43. F. Brunetière, « Après le procès », dans *Revue des Deux Mondes*, 15 mars 1898, repris et augmenté de nombreuses notes polémiques dans Id., *Après le Procès. Réponse à quelques « intellectuels »*, Paris, Perrin et C^{ie}, 1898, d'où je tire mes citations. De cet article sortira un puissant débat avec É. Duclaux et É. Durkheim, entre autres, cf. A. Silvestri, *Il caso Dreyfus e la nascita dell'intellettuale moderno*, Milano, FrancoAngeli, « Critica letteraria e linguistica », 2012,

p. 286-305. Sur la figure de Brunetière cf. A. Compagnon, *Connaissez-vous Brunetière ? Enquête sur un antidreyfusard et ses amis*, Paris, Seuil, 1997.

44. F. Brunetière, « Après le procès », cit., p. 68.

45. Les articles ont été ensuite repris dans G. Bonnamour, *Le Procès Zola. Impressions d'audience*, Paris, A. Pierret éditeur, 1898, p. 121. Bonnamour sera ensuite l'auteur d'une transposition romanesque et antisémite de l'Affaire, *Les Trois Poteaux de Satory* (1908), cf. Ph. Oriol, « L'image des Juifs dans les romans contemporains de l'affaire », dans M.-A. Matard-Bonucci (dir.), *Antisémythes : l'image des juifs entre culture et politique, 1848-1939*, Paris, Nouveau Monde, 2005, p. 333-342, p. 334.

46. G. Bonnamour, « Lettre aux Intellectuels », dans *Le Procès Zola*, cit., p. 284.

47. « Ce qui caractérise cette journée des Experts, c'est un noir, un implacable ennui », Ibid., p. 122.

48. M. Barrès, « La Protestation des intellectuels ! », cit.

49. Au sens élargi que M. Angenot donne à ce terme, Id., *La Parole pamphlétaire. Typologie des discours modernes*, Paris, Payot, 1982, p. 262.

50. M. Barrès, « La Protestation des intellectuels ! », cit.

51. Ibidem.

52. Pour l'instruction judiciaire cf. A. Pagès, *Émile Zola. De J'accuse au Panthéon*, cit., p. 263-292.

53. Cf. Ph. Oriol qui rapporte des effrayants témoignages des violences contre les juifs algériens dans son *L'Histoire de l'Affaire Dreyfus de 1894 à nos jours*, (vol. II), Paris, Les Belles Lettres, 2014, p. 615-616.

54. G. Bonnamour, *Le Procès Zola. Impressions d'audience*. Édition augmentée de *La genèse de l'affaire Dreyfus, Une heure chez l'expert Belhomme, Lettre aux Intellectuels*, Paris, A. Pierret éditeur, [s.d.], respectivement p. 131, 210, 195.

55. « La haine ne menace pas l'homme mais seul son nom » se justifie-t-il, ibid., p. 170.

56. E. Judet, « Les Sanctions », dans *Le Petit Journal*, 16 janv. 1898.

57. M. Barrès, « La Protestation des intellectuels ! », cit.

58. Ibidem.

59. Il écrira dans ses souvenirs : « Chaque jour [...], je ne cessai d'y appeler une contre protestation lancée par un "pouvoir intellectuel" qui fût patriote. Mais on écoutait peu, on comprenait mal. Seul, Barrès était monté sur cette partie du rempart d'où il avait répondu avec beaucoup de mesure et de dignité à la capitulation d'Anatole France », Ch. Maurras, *Au signe de Flore. La fondation de l'Action française 1898-1900*, Paris, Bernard Grasset, 1933, p. 74.

60. Je me réfère évidemment à l'article « Le premier sang » (*La Gazette de France*, 6-7 sept. 1898) qui devait signer son entrée en politique et relancer le mouvement nationaliste dans ce moment difficile pour les antidreyfusards, G. Leroy, *Batailles d'écrivains*, cit., p. 135 ; M. Winock, *Le Siècle des intellectuels* [Paris, 1997], Paris, Seuil, 1999, p. 90. Sur la leçon historique que Maurras tira de l'Affaire, cf. V. Nguyen, « Charles Maurras (1868-1952) et l'Affaire : une crise de l'identité française ? », dans G. Leroy, (dir.), *Les écrivains et l'affaire Dreyfus. Actes du Colloque organisé par le Centre Charles Péguy et l'Université d'Orléans (29, 30, 31 octobre 1981)*, Paris, PUF, 1983, p. 138-146, p. 138 ; Z. Sternhell, *La Droite révolutionnaire, 1885-1914. Les origines françaises du fascisme* [Paris, 1997], Paris, Fayard, 2000, p. 349-352.

61. Ch. Maurras, « Autour de l'Affaire Dreyfus », dans *La Gazette de France*, 22 fév. 1898.

62. Ibidem.

63. Ibidem.

64. L. Daudet, « Le geste de Gregori », dans *L'Action française*, 6 septembre 1908. L'auteur orthographie Gregori sans accent.

RÉSUMÉS

Cet article étudie les procédés rhétoriques par lesquels, pendant l’Affaire Dreyfus, les littéraires antidreyfusards ont décliné antisémitisme, racisme et haine tout particulièrement contre Dreyfus, contre Zola, contre les « intellectuels ». Le dispositif sémantique de base de leurs attaques dénie à l’adversaire toute qualité positive, lui refuse son appartenance à la communauté nationale et même à la communauté des hommes. L’analyse montre pourtant que, dans le discours, le but premier des images de violence vise moins la dangerosité que les dreyfusards sont censés représenter pour la nation, que la volonté de les dénigrer.

INDEX

Mots-clés : Affaire Dreyfus, antisémitisme, histoire des intellectuels, Zola (Émile), Barrès (Maurice), haine, rhétorique